

PO  
2367  
M3V7  
1902


U d'of OTTAWA



39003002501780



12-2-70



Digitized by the Internet Archive  
in 2010 with funding from  
University of Ottawa

Le Voyage de Grèce

## DU MÊME AUTEUR

*à la même librairie*

- Eriphyle**, poème suivi de quatre sylves, un vol. 3 fr. »
- Poésies** (1886-1896) 1<sup>er</sup> vol. . . . . 3 fr. 50
- Les Stances**, I<sup>er</sup> et II<sup>e</sup> livres. Reproduction photolithographique du manuscrit original de l'auteur. Édition rigoureusement limitée à 100 ex. sur Chine in-8 jésus, avec le portrait de l'auteur, par Antonio de la Gandara. Cette édition ne sera jamais réimprimée . . . . . 50 fr. »
- Les Stances**, III<sup>e</sup>, IV<sup>e</sup>, V<sup>e</sup> et VI<sup>e</sup> livres, 1 vol. de 136 pages, petit in-4°, 850 exemplaires. . . . 4 fr. »
- 25 exemplaires sur Japon Impérial ont été mis en souscription à 20 francs ; ils ont été signés par l'auteur, numérotés et signés par l'éditeur, les quelques exemplaires restants (Cette édition ne sera jamais réimprimée). . . . . 25 fr. »

*Pour paraître le 25 juin 1902*

- Feuillets**, un vol. . . . . 3 fr. 50

JEAN MORÉAS

# Le Voyage de Grèce

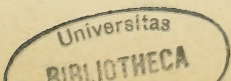


PARIS

ÉDITIONS DE LA PLUME

31, RUE BONAPARTE.

—  
MCMII



IL A ÉTÉ TIRÉ

*Cinq cents exemplaires ordinaires ;*

*VINGT-CINQ exemplaires de luxe numérotés de 1 à 25, dont TROIS sur Chine numérotés de 1 à 3, SEPT sur Japon Impérial de 4 à 10, QUINZE sur Hollande Van Gelder de 11 à 25.*

*Tous les exemplaires de luxe sont signés.*

CETTE ÉDITION NE SERA JAMAIS RÉIMPRIMÉE

PQ  
2367  
M3V7  
1902



ATHÈNES ET PARIS

*Avril-Août 1897.*



COLLOQUES  
OU PLUTOT SOLILOQUES



Tiberge me dit :

— Enfin la guerre est déclarée.

Et moi :

— Par les Turcs.

— Mais sans doute. Vous êtes-vous  
laissé prendre aux façons des gouver-  
nants d'ici ?

— Jamais.

— Ils finassaient, finassaient.

— Hélas !

— Oui, hélas ! car être finaud, c'est  
être sot le plus grossièrement du monde.

— Si le gouvernement grec est finaud,  
il en découle qu'il est sot, et s'il est sot,  
il est à parier qu'il n'a rien préparé pour  
la guerre.

— Naturellement.

— Ce n'est pas gai pour l'hellénisme.

— Pauvre hellénisme !

— Il payera la casse.

— Eh bien !

— La Thessalie sera dévastée.

— Je le crains, mais qu'importe !

— Qu'importe ? Cela est singulier.

— Il sied avant tout que les individus comme les peuples vivent ou périssent sans déroger.

— Vous êtes plein de mystères.

— Que l'hellénisme garde sa folie ; qu'il ne s'amende point, ou il risque de se dégrader.

— Mais encore ?

— Un noble idéal est pour ce pays plus précieux que de bonnes finances...

— Cependant... Un noble idéal nourri de bonnes finances...

— Je sais, je sais. Pour le moment, les Grecs n'ont pas à voler comme Dikaiopolis sur l'aile des grives et des merles : ils ne sont point assez riches. Il ne leur reste que les trois aigrettes de Lamakhos et sa figure cassée. Malgré

les railleries d'Aristophane, j'ai toujours admiré ce général.

— Je ne dis pas non.

— La Grèce est une hydre renaissante... et bienfaisante. Elle ne trouvera pas d'Hercule. La Grèce !... Aujourd'hui les Romains parlent italien, mais les Grecs parlent toujours grec. Sur cette question, les savants disent blanc et noir... Ainsi fait un mien ami bien affectionné : il est grand philologue, il a conquis tous les triomphes à l'École normale, et ce n'était pas pour écrire dans les journaux... " Il y a plus de choses dans le ciel et sur la terre, Horatio, que dans toute votre *philologie* ! "

\*  
\*  
\*

— J'ai assisté, fait Tiberge, à la séance nocturne de la Chambre.

— Et vous avez vu Rallis et Delyannis ?

— J'ai vu le dos de Rallis et la bou-

tonnière éternellement fleurie de Delyannis ! un excellent dos, une excellente boutonnière.

— Il y a des gens qui traitent ce dos de démagogue et cette boutonnière de vieille folle.

— Oh ! les méchantes langues ! Rallis s'est montré bien convenable et Delyannis également. Ils sont patriotes jusqu'au fond de l'âme. Je ne ris point. Mais ce sont des hommes politiques. Ah ! ce vieux sanglier de Delyannis ! il fallait le voir avec sa solide mâchoire prête à découdre.

— Il est plus que septuagénaire.

— Oui, mais la constance dans la passion conserve. Gardons nos habitudes morales ou physiques, tout est là. Tenez, l'autre soir en regardant ce politicien de quatorze lustres, je me rappelai les vieux maîtres d'armes que j'eus l'occasion de rencontrer à Paris. Ils arrivent tout cassés, traînant la jambe, puis une fois sur la planche... changement à vue.





— C'est l'Ethniki Hétairia, dis-je, qui a précipité les événements.

Et Tiberge :

— En faisant passer la frontière à ses bandes armées ? Je n'en suis pas si certain. C'est le prétexte, mais les Turcs en auraient eu un autre pour déclarer la guerre.

— Arrive la défaite, dis-je, et l'on criera contre l'Ethniki.

— Oh ! fait Tiberge, il faut toujours accuser quelqu'un. Nous venons d'accuser le gouvernement, on accusera la cour. Qu'en sait-on ? Et cependant il n'y a pas de fumée sans feu...

— Bien des histoires circulent sur la gestion de l'Ethniki Hétairia.

— Peuh !... Les affiliés de l'Ethniki sont peut-être des vaniteux incapables ; c'est plus grave... J'en ai connu un. Il paraît qu'il est aussi cocu que grand

patriote, mais cela ne gêne rien. Au surplus, je l'ai trouvé honnête homme et fort obligeant. Il voulut bien me mettre en rapport avec quelques-uns des plus marquants parmi les Armatoles, et j'entendis des propos frappants et instructifs. Savez-vous que ces gaillards font vraiment bien avec leur blanche fustanelle et leur sombre bonnet de soie brodée ? Et s'il en est qui chapardent à l'occasion, la grande affaire, pourvu qu'ils se battent vaillamment et mettent dans la cible !

\*  
\*\*

— Je viens d'admirer, fit Tiberge, trois moines guerriers, hauts gaillards à belle chevelure flottante. Mais tous les autres volontaires, qu'ils soient Grecs ou étrangers, sont curieux à observer. Ils ont l'aspect pittoresque, ils touchent par leur enthousiasme sincère. Et quelle charmante bonne volonté pendant les

manœuvres ! Cela se passe au pied du Lycabette, dans un site sublime comme tous ceux d'ici. L'écho répercute les fanfares martiales ; les plus belles Athéniennes et les mieux nées, une larme retenue sous leurs longs cils, sourient aux braves volontaires : les Grecs sont couleur de sombre azur, la Légion philhellène toute verte, et les Garibaldiens semblables au feu. Lorsqu'ils quittent Athènes pour aller au combat, le peuple applaudit sur leur passage avec mesure et décence ; du haut des maisons, les plus fraîches fleurs s'effeuillent sur eux.

\*  
\* \*

— Certes, certes, fait Tiberge, le gouvernement comptait sur le blocus ; un instant, on a cru que ça y était. Je fus témoin de toute l'aventure : une nuit, vers onze heures, nous nous trouvions au bureau de rédaction de\*\*\*. Toujours

les mêmes masques : des journalistes, des députés, beaucoup d'anciens députés ; ils pullulent. Soudain, un reporter entre, désolé, mais heureux quand même d'apporter du nouveau. « Messieurs, fait-il, je vous annonce le blocus ! » On l'interroge : on avait vu des feux, cinq ou six, sur la mer de Phalère. C'étaient sans doute les cuirassés du concert, c'était le blocus. La porte s'ouvre encore, entre un autre personnage ; il confirme la nouvelle, mais les feux sont dix ou quinze cette fois. Nous n'avons point fini : un troisième messenger fait monter le nombre des feux aperçus sur la mer de Phalère à vingt-cinq. Vous rappelez-vous les hommes en bougran de Falstaff dans *Henri IV* ? C'était bien cela. Nous sortons, nous longeons la grille du jardin royal. La nuit était claire et fraîche. Nous arrivons en vue de la mer de Phalère. Tous les noctambules d'Athènes nous y avaient précédés. Un *astyphylox*,

vulgairement sergent de ville, raconte ses impressions : il avait vu des feux... Nous regardons avec des jumelles ; on en apercevait ; ils vacillaient dans la brume légère de la nuit. Ce fut une grande angoisse, mais à la fin tout s'est expliqué : ce n'étaient que des feux de pêcheurs... Eh bien, voilà une scène plus touchante que ridicule.

— Je suis de votre avis, dis-je, mais je n'oserais jamais la raconter.

— Et la raison ?

— Il se trouvera des gens pour dire que je me moque des Grecs.

— Comment ? fait Tiberge. Vous voulez ménager l'opinion des sots ? Ce n'est point votre naturel, vous n'en tirerez aucun profit.



L'ÉMEUTE





... Je monte vers la place de la Constitution ; elle est déserte. Mais le fond de la rue d'Hermès, un peu avant Kapnikaréa, la jolie église byzantine, est noir de monde. Tous les magasins, sauf les bureaux de tabac, sont fermés.

Je m'informe de ce qui s'était passé :

— Les volontaires se plaignent...

— Le gouvernement tarde trop à les équiper...

— Le peuple a pillé les magasins d'armes...

Je poursuis ma route, et je parviens au cœur de la manifestation. Tout le monde est plein de mauvaise volonté contre le ministère, contre la famille royale. Il y a là des campagnards en costume national : λιάπιδες ; des insulaires de l'Archipel, des Athéniens de tout poil... Ou

crie de mettre à sac, on crie de patienter :

— A l'œuvre ! A l'œuvre !

— Qu'attendons-nous ?

— Il y a encore des armes, il faut les prendre .

— Ne touchons pas à cette boutique .

— Pourquoi ?

— Nous ne trouverons là-dedans que des fusils de chasse .

— Mensonge ! Mensonge !

— C'est vrai ! C'est vrai !

— Ecoutez-moi .

— Qu'il parle, qu'il parle !

— Non, non !

— A l'œuvre !

— Nous sommes trahis !

— A bas le gouvernement !

— A bas le roi !

— A bas l'Europe !

Il y eut un silence .

Une casquette large, ronde, posée sur les yeux ; des yeux pâles, un regard

glacé ; une face sanguine, congestionnée ; une haute stature, un corps épais ; sur ce corps une houppelande entre-bâillée sur la poitrine ; dessous, des rangs de décorations : c'est un officier supérieur de la marine russe. Il va d'un pas pesant, lentement, à son aise. Il fend la cohue, qui s'écarte. Ce gros homme a-t-il, veut-il avoir conscience de ce qui se passe autour de lui ? Un air pareil, cette allure ne sont pas fortuits : ce gros homme veut être ce qu'il paraît. Il est un défi, un emblème. Là, en ce moment, il fait rire, il fait pleurer !

...Un son rauque, haletant. Du fond de la rue, tournant la petite église byzantine, une bande débouche. Elle remonte au pas de charge. Les tout jeunes gens en forment la majeure partie. Celui qui conduit sonne dans une sorte de buccin. Ils passent sans s'arrêter. Ils vont. Où vont-ils ? Le son du buccin se meurt...

Alors du haut de la place de la Consti-

tution une autre bande s'avance, gravement celle-là, silencieusement. En tête, un homme aux fortes moustaches, cinquante ans environ, chapeau de feutre gris, un air d'augure. C'est un député de l'opposition, sa famille eut quelque notoriété pendant la guerre de l'Indépendance. Quand il fut arrivé devant le plus épais de la manifestation, il s'arrêta net. Ses yeux aux lourdes paupières eurent un regard lent, circulaire et divinatoire. Puis il marcha, escorté de trois ou quatre acolytes, vers un perron assez élevé. Il y monte, il se redresse, il se croise les bras. « Messieurs, commence-t-il, vous connaissez mes opinions... mon passé... ma famille... etc., etc. » Il traite les ministres de *δέξουτζα*, mot que je suis obligé de traduire librement par *sales peaux*. Au sujet de la famille royale il se montre sévère, mais circonspect. « Hé, hé ! fait une voix, l'opposition ne désespère point de passer du côté du manche ! » Enfin

l'orateur finit en adjurant la foule d'avoir patience, d'attendre les événements, de ne point troubler l'ordre intérieur, de songer que l'ennemi foule le sol de la patrie... cent autres badineries !

On proteste :

— On va nous tromper encore.

— Tous des traîtres !

— Rendez-nous la Thessalie !

— Larisse !... Larisse !...

— Nous ne céderons pas !

Mais le gros des manifestants semble maté :

— Écoutons-le, c'est un patriote ; il a raison, allons-nous-en.

On se disperse.

Quelqu'un à côté de moi :

— O sottise de la foule !

Et je songe :

— Hélas !

Quelqu'un à côté de moi :

— O vertu de la foule !

Et je songe :

— Peut-être.

Ainsi le jour se passa dans le tumulte et les alarmes, mais au coucher du soleil l'ordre régnait à Athènes. Les candidats de l'opposition renaissaient à l'espoir... du portefeuille.

Quant à moi, j'allai me promener parmi les ruines. Le crépuscule enflammait le mont Hymette, l'air était imprégné de parfums. Je m'assis sur un chapiteau brisé.

CECI ET CELA





Avec sa barbe chenue, taillée en rond, avec son nez long, la ligne de ses sourcils et tout l'air de sa tête, *Kyr Spiros* pourrait bien ressembler à quelque buste de philosophe ancien.

Ce vieillard est extrêmement piquant en propos, surtout contre ceux qui ont charge des affaires publiques. Plus d'une fois, il fit preuve d'un beau caractère. Mais j'ai vu que les Athéniens se moquaient volontiers de lui. C'est qu'il est fort pauvre, et comme dit Theognis : « Chacun honore le riche, chacun méprise le pauvre. Tous les hommes pensent de même. »

Πᾶς τις πλούσιον ἄνδρα τίει, ἅπτεϊ δὲ πενιχρόν.  
Πᾶσιν δ' ἀνθρώποις αὐτὸς ἕνεσσι νόσος.

Dans les dissertations politiques de Kyr

Spiros, c'est toujours le même refrain :  
*Après la mort d'Epaminondas...*

Ce n'est point du Thébain qu'il parle, mais d'un homme d'Etat mort il y a quelque vingt ans. Il s'appelait Epaminondas Deligeorge ; il avait une sublime éloquence, une solide vertu, il était intelligent et ferme. La Grèce le pleure encore.

\*  
\*\*

Un terrain vague, une table grossière  
où je m'assieds pour boire.

La nuit est avancée.

De l'autre côté de la route l'auberge  
éclaire. Un campagnard y râcle de la  
lyre et chante :

Μέσα στὰ φύλλα τῆς καρδιᾶς...

Ce qui veut dire : « Dans les feuilles  
du cœur. »

L'ombre est épaisse autour de moi ;  
mes pensées m'accablent.

Un bélier privé vient me caresser de  
ses cornes torsées.

\*  
\*\*

J'ai vu les plus belles mains se piquer  
à coudre pour les soldats.

\*  
\*\*

Voici le sautillant  $\Gamma$  avec sa barbe rare  
sur les joues, fournie au menton et bien  
taillée en pointe. Il porte sa canne sous  
le bras, et son chapeau n'a point perdu  
cet air énigmatique qui émerveille.

La foule s'agite. Quelques-uns mur-  
murent : C'est  $\Gamma$ . Les autres le regardent  
s'approcher, muets, le regard avide.

Mais  $\Gamma$  passe sans y prendre garde ; il  
rejoint trois ou quatre personnages d'im-  
portance. Il salue, il est sobre en paroles,  
il tâte. Il serre les deux poings l'un con-  
tre l'autre ; il les écarte brusquement, et  
d'un coup sonore, il frappe le pavé de sa  
canne.

Personne n'ignore de quel tonneau  
sont les nouvelles qu'apporte  $\Gamma$ . Mais il

faut causer, disserter, présumer, donner son avis sur tout, sur rien. Et comme Γ persiste à ruser, silencieux, secret, enfin on le presse : « D'où venez-vous ainsi ?... Quoi donc ?... N'avez-vous rien entendu !... » Notre Γ lance un petit : hum ! hum ! Après quoi il fouille lentement dans ses poches, en tire un étui, prend une cigarette et l'allume.

— C'est plus important qu'on ne pense, fait-il.

— Vous voulez parler...

— Précisément, interrompt Γ avec un sourire.

Un journaliste dit :

— Nous venons de recevoir un télégramme.

Notre Γ avance l'index, remue la tête, ferme les yeux et sur un ton qui a deviné déjà, prononce :

— Au sujet...

Le journaliste laisse tomber d'une voix découragée :

— Au sujet des bandes de l'Ethniki Hétairia.

Euh ! Euh ! cet air, cette voix ! Les nouvelles sont donc mauvaises ? Hier encore, r prédisait de grandes victoires de ces bandes. Maintenant, la tête haute, les yeux inspirés :

— Elles ont été forcées d'abandonner l'entreprise, de rentrer, affirme-t-il.

— Hélas ! oui, fait le journaliste.

Alors r lâche la bride à sa loquacité : il a tout prévu, n'est-ce pas ? On se souvient de ses paroles... Il s'assied devant une table, étale une carte stratégique et, le crayon à la main, il démontre, démontre, démontre...

\*  
\*\*

Connaissez-vous ϕ ?

C'est un petit corps sec, simiesque. Quand il se promène dans un jardin, on craint qu'il ne grimpe sur les arbres.

C'est un visage hâve, amaigri, secoué

de tics. Quoiqu'il ait une qualité de cœur,  $\Phi$  est l'homme le plus fâcheux du monde.

Il accourt son chapeau à la main, il est essoufflé, en nage.

— Ah ! mes amis, mes amis !

Et sans vous donner le temps de l'interroger :

— Ah ! mes amis, quelle bataille !... mais quelle victoire !

— Smolenski, sans doute...

— Smolenski ? Nous fûmes ensemble aux EVELPIDES, mais j'ai dû abandonner, briser mon avenir... Des malheurs de famille, vous savez... une vieille mère à nourrir... un jeune frère à élever.

Il sourit mélancoliquement, après quoi :

— Smolenski est un héros, un héros, vous dis-je... Mais vous n'y êtes point, il ne s'agit pas de cela.

— De quoi donc ?

— Apprenez, messieurs, que je viens de passer quatre heures... quatre heures

devant des fourneaux !... un feu d'enfer, une chaleur du diable !

— Devant des fourneaux ?

— Oui, des fourneaux de cuisine.

— Comment, vous cuisinez ?

— Je m'en pique !... Mais je suis spécialiste. Le kokoretsi (c'est un mets à la palikare, assez succulent), voilà mon triomphe !

— Eh ! bien, mon cher Φ, dit quelqu'un, moitié sérieux, moitié plaisant, nous tremblons d'apprendre un désastre en Thessalie et vous nous parlez de kokoretsi ?

— Comment ? fait l'autre, le kokoretsi ? c'est ce qui donne du cœur aux Evzones... du cœur et du jarret...

\*  
\*\*

Certes, les babillards et les diseurs de riens et ceux qui excellent à conter de fausses nouvelles (ô Théophraste !) ne manquent point rue d'Eole ni près du

temple de Zeus, ni autour du monument choragique de Lysicrate. Mais c'est sur la place de la Constitution que ces orateurs triomphent. A vrai dire ils triomphent à Paris comme à Berlin et... à Néphélococcygie.

Je le sais bien, et cependant certain soir que l'on babillait, babillait devant moi, j'en fus outré. Mais Tiberge me prit le bras à propos et nous allâmes respirer le parfum des orangers en fleurs dans le petit square qui borde la place.

— C'est faute de pénétration, dit tout à coup Tiberge, que nous concilions si peu de choses.

— Que voulez-vous dire ? fis-je.

— Ce n'est pas moi qui parle, c'est un faiseur de Maximes.

Il secoua la tête.

— Ah ! reprit-il, vous vous constituez juge du scandale.



\*  
\*\*

Les soldats grecs arrosent de leur sang  
les vallons thessaliens.

A Athènes les cloches sonnent pour  
les prières. Elles sonnent à petits coups,  
à longs éclats, en bourdonnant.

Les soldats grecs luttent depuis deux  
jours, ayant faim, ayant soif. Ils cèdent  
au nombre.

Cloches, taisez-vous ! vous voyez bien  
que le Dieu des chrétiens se bouche les  
oreilles.

\*  
\*\*

Les Cynocéphales sont abandonnées,  
l'armée du diadoque se replie sur l'Othrys.

J'adore la Grèce. Je l'exècre.

— Souvenez-vous, me dit Tiberge,  
des paroles du philosophe : « Je fais bien  
de ne pas rendre l'accès de mon cœur  
facile ; quand on y est une fois entré, on  
n'en sort pas sans le déchirer ; c'est une

plaie qui ne cautérise jamais bien. » Vous voilà, et vous passerez pour insensible.

\*  
\*\*

— O triste cœur, me dit Tiberge, cœur excessif ! Par bonheur l'inconstance y vient mettre de l'ordre.

\*  
\*\*

Une petite pluie fine vient de tomber ; puis un instant le soleil apparut splendide. Maintenant il est voilé.

Je suis seul sur l'Acropole parmi les marbres brisés qui jonchent le sol devant le Parthénon.

De belles ombres noires traînent sur l'Hymette. Là-bas souffre la cité de Pallas.

« O Athènes, dis-je avec le poète, c'est donc toi, reine solitaire, reine détronée ! »

HÉLÈNE  
OU LA BELLE GUERRIÈRE.



La nuit descendait lentement sur la ville. Les boutiques, les cafés commençaient à s'illuminer, quelques rares réverbères brillaient déjà.

La fin d'un crépuscule attique d'une couleur d'azur velouté, transparent et opaque à la fois, enveloppait les objets. Ce soir-là, marchant au milieu de la foule riante en son activité harmonieuse, j'avais plaisir à respirer librement la brise fraîchie et parfumée. Car les nouvelles qui nous parvenaient de la guerre étaient encore douces à entendre et tout l'idéal de la Grèce palpitait d'espérance. Soudain un bruit de pas emplit l'air. De tous côtés le peuple s'empresse avec force, mais à beaux gestes, et sans cette grossière précipitation que les masses d'hommes évitent rarement.

Pourquoi cet éclair dans les yeux des spectateurs, ce silence plein de cris de joie ?

C'est la légion épirote qui passe.

J'ai vu mille adolescents, droits, bien pris, lestes, rapides. L'enthousiasme recueilli, sans ostentation, qui les soulevait de terre en ce moment à travers les rues d'Athènes, c'était le sang de leurs ancêtres, les héros de Souli, le sang de ces vierges, de ces femmes qui se précipitaient jadis après chaque tour de danse, du haut des rochers de Zalongue, préférant la mort à la servitude, au déshonneur.

\*  
\* \*

Hélas ! quelques jours à peine s'étaient écoulés et je revoyais la légion épirote traversant les mêmes rues pour aller s'embarquer au Pirée. Comme la première fois, l'azur du crépuscule mourant était doux, la brise soufflait toujours

odorante, mais tous nous la respirions péniblement, pareille à quelque exhalaison funeste de marécages. C'est que la défaite inattendue, voilée comme une trahison, avait fondu sur les rêves généreux de la patrie. Ah! si l'on souriait encore parfois d'un espoir furtif, le sourire était triste et découragé, et quand les cœurs se reprenaient à battre plus fort, ils n'en étaient pas moins brisés. Du haut des balcons, de belles mains semaient encore les pétales de roses sur ceux qui allaient combattre, mais c'était comme on dit adieu aux cercueils aimés.

Cependant la légion épirote défilait toujours du même pas libre et rapide. Ces jeunes hommes avaient au moins la consolation de pouvoir mourir. Et savez-vous que leur porte-drapeau n'était autre qu'une jeune fille de dix-sept ans? J'ai pu la distinguer assez malgré la nuit pour savoir qu'elle était belle avec ses cheveux dénoués, toute vigueur dans son corps

frêle, et capable avec ses yeux timides de regarder couler son sang. Elle fut depuis grièvement blessée la première au combat. J'appris qu'elle portait le nom d'Hélène, qui est celui d'une princesse grecque célèbre par sa beauté et ses dérèglements, mais aussi d'une Sainte grecque, mère du grand Constantin.



TRISTESSE DANS UN JARDIN



La maison qu'habite Monsieur X... aux environs d'Athènes est entourée d'un vaste jardin bien dessiné. On y admire des arbres de toutes sortes, et parmi les plus beaux, d'antiques oliviers noblement tordus, des mûriers à l'ombre épaisse, de hauts platanes qui versent la fraîcheur et dont le tronc tacheté s'enguirlande de roses grimpantes.

Mille fleurs émaillent le parterre. A côté de la ménagerie, qui est suffisamment approvisionnée, s'ouvre un puits profond, que les enfants s'amuse à faire résonner en parlant la tête couchée sur la margelle.

J'arrivai chez Monsieur X... dans l'après-midi, par un temps couvert et mélancolique, car cette année, année singulière et néfaste pour la Grèce, le

printemps y fut aussi singulier : la pluie tomba fréquemment, obscurcissant l'azur du ciel, et l'on vit l'éclatant fils d'Hypérion lancer des traits amortis.

\*  
\*\*

On causait sous la véranda, et c'était naturellement de la guerre. Le plus grand nombre blâmait vivement la conduite de l'état-major et des chefs ; trois ou quatre personnes d'âge cherchaient à pallier.

En écoutant ces propos divers, quelques phrases d'un discours de Démosthène me vinrent à la mémoire :

« Quand on a commis une lâcheté, il n'est pas possible de séduire tout un peuple et on se trouve humilié par ceux qui font de justes reproches comme par ceux qui prennent seulement plaisir à les entendre. »

Mais tout à coup, je me rappelai éga-

lement ce que dit Stendhal dans sa *Vie de Napoléon* :

« Je sais que lorsque l'on n'a pas une connaissance personnelle de tout ce qui se passait dans une armée, il est téméraire de blâmer un général de ne pas avoir osé entreprendre telle marche ou telle manœuvre qui, de loin, semble facile. »

\*  
\*\*

...Les jeunes filles se répandent à travers le jardin ; en cueillant des bouquets, elles folâtaient. Pourtant à les bien observer, leur âme porte si lourdement la gravité des circonstances qu'à chaque minute un air de veuvage vient glacer sur leurs figures de gamines l'essai de la plus modeste gaité...

Au loin, mais si proche de notre vue à cause de l'air subtil, se dresse l'Acropole d'Athènes.

Il m'a semblé qu'elle souriait d'être outragée depuis tant de siècles...

\*  
\*\*

La nuit vint. On fit briller les lumières dans la salle à manger, et la faim humilia nos douleurs morales. Nous dinâmes d'assez bon appétit.

Après le café, les controverses reprirent ; puis, l'heure de se retirer ayant sonné, je demandai la permission de passer la nuit dans le jardin.

Je m'étendis sur un banc de pierre, le regard perdu dans les sublimes profondeurs du ciel attique, et comme l'endroit où je me trouvais n'était point si éloigné de Colone, les rossignols de Sophocle accompagnèrent de leurs chants mes réflexions pendant cette veillée d'amères délices.

TRISTESSE AU BORD DE LA MER





La redoutable Até, fille de Zeus,  
s'acharne contre les Grecs.

Πρέσβα Διὸς θυγάτηρ Ἄτη, ἣ πάντας ἄσται,  
οὐλομένη, τί μὲν θ' ἀπαλοὶ πόδες· οὐ γὰρ ἐπ' οὐδεὶ  
πίλοναται. ἀλλ' ἄρα ἤγε κατ' ἀνδρῶν κρίατα βαίνει.

Nous fûmes à Phalère.

Non au nouveau Phalère, ce n'est  
qu'une charmante station de bains, mais  
au vieux, et bien loin, là-bas sur les  
rochers où la mer me parle et m'entend.

Des fleurs frissonnent sous la bise ;  
nous en cueillons. Mais lorsque cette  
amarante azurée qui pousse dans le sable  
montra sa tête délicate, nous rejetâmes  
toutes les autres fleurs.

\*  
\*\*

Tiberge se mit à réciter :

« Tu sei savio e' ntendi me' ch'io non ragiono... »

« Je suis triste et je marche au bord des flots  
[profonds,

Courbé comme celui qui songe... »

« L'inconstance d'une âme en ses plaisirs légère,  
Inquiète, et partout hôtesse passagère. »

— Ah ! dis-je, vous mêlez Dante et Hugo et La Fontaine.

— Oui, me répondit Tiberge, ce sont trois poètes que j'ai découverts. Personne n'ignore que j'en fais profession.

Avec de larges cailloux bien polis et doucement colorés, il exécute des ricochets à travers les crêtes des vagues ; puis je l'aperçois sur l'extrême pointe du promontoire.

— O fantôme, lui dis-je, je t'avais créé afin que tu parles avec une des mille voix de mon âme ; et j'ai voulu te nommer Tiberge, en souvenir des larmes que j'ai versées (quelques bouteilles de Saumur

mousseux y aidèrent sans doute) une nuit sur la page où l'on lit comment le sensible Chevalier retrouva son ami à la Nouvelle-Orléans. O fantôme, je n'ai plus besoin de toi, adieu !



L'OLIVIER



Du cyprès l'ombre est pauvre,  
S'il monte haut dans l'air ;  
Et quelque grâce manque  
Au beau platane fier.

Dans ton ombre opulente,  
O peuplier, prends-moi,  
Toi comme une tour, comme  
La vierge fine, toi.

Arbre robuste et svelte,  
Ton blanc feuillage frais  
Chante du cœur ensemble  
Le frisson et la paix.

J'ai imité ces vers du grec de Kostis  
Palamas.

\*  
\* \*

Aux environs de Chalcis en Eubée, il  
y a de beaux platanes sylvestres ; il y en  
a de nobles à Paris, dans le sublime jar-  
din du Luxembourg. Avec quelle grâce

touchante le triste cyprès balance sa cime sur les tombes !

Mais le poète a raison ; il faut leur préférer le peuplier.

\*  
\*\*

Le peuplier d'Amérique est de rapport ; il ne manque point de beauté.

Cependant, gardons notre cœur à l'antique peuplier d'Europe : c'est lui qui est véritablement « robuste et svelte » à la fois. Son feuillage agité nous parle doucement ; notre imagination l'associe sans cesse à quelque blanche fontaine, à quelque onde transparente : *populus in fluviiis*.

\*  
\*\*

Le peuplier n'est pas le plus beau des arbres ; c'est le pâle olivier.

En Provence, dans le pays catalan, ou le long des côtes de la Pouille, partout où mes yeux le rencontrèrent, l'olivier a fait battre mon cœur.



\*  
\*\*

La beauté de l'olivier se sert à peine de notre vue pour ébranler notre âme.

C'est en Attique qu'il faut chercher l'olivier de *génie*.

\*  
\*\*

Dans ses *Métamorphoses*, Ovide raconte l'aventure d'un berger d'Apulie. Il faisait paître son troupeau dans un pays arrosé par des lacs. Des forêts épaisses y répandaient un ombrage agréable sur des antres secrets devant lesquels les Nymphes aimaient à faire leurs danses et leurs jeux. Le berger qui les avait surprises en cet exercice se moqua de leurs pas et voulut les imiter par des sauts rustiques. Bientôt il passa de l'indécence à l'injure. Alors les Nymphes couvrirent sa langue et tout son corps d'une écorce d'olivier. Ce fut son châtiment, selon Ovide.

\*  
\*\*

Je conçois d'une autre manière le sens de cette Métamorphose : je me figure ce berger d'Apulie comme un de ces nigauds qui ne jurent que par la *nouveauté*. En voyant courir sur la prairie la danse harmonieuse, il se disait sans doute : pourquoi ces simagrées d'un autre temps ? Qu'ai-je à faire de ces vieilleries ? Ne suis-je point un berger *moderne* ?

Sa sottise toucha de pitié les Nymphes qui le changèrent en olivier pour que son âme grossière, enclose dans cet arbre sans pair, comprit enfin la Beauté.

\*  
\*\*

J'y pense ! le berger d'Ovide fut changé en olivier *sauvage*. La fable veut peut-être dire ceci : notre berger était un de ces esprits ridicules qui confondent le *naturel* avec l'*inculte*. La danse des Nymphes le choquait par son

art parfait ; il la jugeait trop *réfléchie*.  
C'est pourquoi les Nymphes le changè-  
rent en olivier sauvage dont le fruit par  
son âpreté et son aigreur rebute le goût.



# TÉTHYS



Quand j'étais petit enfant, j'aimais à courir le long des rivages. J'étais habile à surprendre les crabes dans les trous des rochers.

Chaque jour je nageais à une grande distance des terres : tel le dur xiphias, aussi dangereux qu'une épée, fend l'onde amère qui s'amoncelle en forme de voûte.

Mais j'ignorais encore quel amour pour l'Océan je renfermais en moi.

L'absence et les Muses me l'apprirent plus tard.

\*  
\*\*

Byron s'écrie :

« Je t'ai toujours aimé, Océan ! »

Et c'était devant la mer Tyrrhénienne.

\*  
\* \*

J'eusse aimé la mer partout : là où le Septentrion la glace, là où les Tropiques la font bouillonner.

\*  
\* \*

Les voiles colorées des tartanes s'inclinent doucement sur la pâle étendue de cette mer Adriatique où, comme l'assure Ovide, on pêche les turbots les plus admirés.

La mer qui entoure la verte Corcyre est charmante ; elle est molle et tendre comme cette Parthénope qui berça les rêves de Virgile. Elle n'est pas tout à fait grecque.

Les deux mers de Corinthe le sont. — Mais l'Attique est encore loin.

A Eleusis, à Salamine, près de Mégare aux blanches maisons, c'est le ciel attique, presque le ciel d'Athènes, qui donne sa couleur aux flots de la mer. — Mais je cherche la mer de Phalère.



Tout un côté de la mer de Phalère est déshonoré par la Mode. Pourquoi m'en soucier ? Mon cœur emportera dans la tombe intacte la noble image que je m'en suis formée. — J'eusse aimé la mer partout ; mais c'est là que je l'aime.

\*  
\*\*

Téthys qui m'as vu naître, ô Méditerranée !  
 Quinze fois le Taureau nous ramena l'année,  
 Depuis que, par ton zèle exilé de ton sein,  
 Ton aimable couleur à mes yeux fut ravie.  
 Certes, mon âme est forte et brave est mon des-  
[sein,

Et rapide est mon soc dans la trace suivie ;  
 Et jà ma bouche a su entonner l'Aquilon  
 Avecque l'Euménis, dans l'airain d'Apollon.  
 Car, enfant, j'ai mâché d'une fureur avide,  
 Le rameau Pénéan, de tes embruns humide.  
 Mais du fils d'Oïlée ou d'Hector la valeur  
 Un instant elle fault ; et parfois mon courage  
 (Toujours la pique au poing !) médite la douceur  
 Que je m'accoude un soir pleurant sur ton rivage,  
 Tandis que sur tes flots où Diane a versé  
 La stérile lueur de son flambeau glacé,  
 La plainte de l'alcyon ne cesse de s'accroître...

Ainsi je chantais à Paris, me souve-

nant de la mer natale, par une belle nuit d'avril. Comme on le voit au second vers, il y avait quinze ans que j'étais éloigné d'elle.

Je voudrais chanter un jour comment j'ai revu la Méditerranée en 1894. Ce ne fut point sur les côtes de la Grèce, mais dans les Pyrénées-Orientales, là-bas, près de la frontière d'Espagne.

Je voyageais à travers le Rouergue et le Quercy avec l'ami qui est la moitié de mon âme. Nous avons visité des bourgs enserrés au fond de détroits montagneux, des hameaux suspendus sur des précipices. Penne et Bruniquel nous étaient apparus debout encore sur leurs rochers. Nous avons vu la lune élatante se mirer dans l'Aveyron rapide ; la tempête nous avait surpris sur le causse morne où pousse le noir genévrier. Nous avons rêvé sous le vert lumineux des chênes de la Grésigne...

Mais je désirais revoir la Méditerranée,

et nous partîmes vers les Pyrénées-Orientales. Je me souviens qu'au sortir de Narbonne nous traversâmes des étangs salés : ils frémissaient sous le vent, mais je n'ai pas reconnu l'antique voix de Téthys.

Enfin, comme la nuit tombait, nous arrivâmes dans le petit port de\*\*\*. Je courus purifier mes mains dans les ondes : ainsi fit Télémaque avant d'adresser sa prière à Minerve, qui lui répondit sous la figure et avec la voix de Mentor.

Une barque était là, échouée sur le rivage. Nous nous assîmes sur sa carène humide d'algues.

La lune brillait, l'embrun nous mouillait le visage. Tout à coup je sentis des larmes abondantes couler le long de mes joues pour se mêler à mes pieds avec l'écume de la mer.



COLONE



Je foule le sol sacré de Colone qui t'a  
vu naître, ô Sophocle !

« ...Là, le rossignol mélodieux (qui  
s'y plaît) chante dans de frais vallons,  
hantant le lierre vineux et la dure feuil-  
lée aux mille fruits, à l'abri du soleil et  
du vent, que Dionysos le forcené aime à  
parcourir avec les déesses, ses nourrices.

Là, sous la rosée céleste, sans cesse  
s'ouvrent, couronnes antiques et divines,  
et le narcisse qui a de belles grappes et  
le safran qui ressemble à l'or du matin.  
Les flots du Céphise, errants et sans  
sommeil, sont prompts à féconder cette  
terre au large sein, que les Muses et  
Aphrodite ne haïssent point.

Sur cette terre croît un arbre qui vient  
de lui-même... c'est l'olivier au feuillage  
azuré... »

\*  
\*\*

C'est ici que le vieillard aveugle, le roi Œdipe, arrêta ses pas errants. Son âme succombait sous de nombreux malheurs, il avait fait un chemin long pour un homme de son âge. Il s'assit sur une pierre non polie (pareille, sans doute, à celle que j'aperçois tout près sous les arbres, au bord du Céphise) dans un lieu auguste, rude, occupé par les terribles déesses, filles de la Terre et de la Nuit, les déesses Euménides.

Des vieillards, habitants de l'Attique, lui parlèrent ainsi :

« Hélas, hélas ! serais-tu né avec des yeux aveugles, ô malheureux surchargé de jours ? Mais autant que je le puis, tu n'aggraveras point ta destinée. Arrête, arrête, sans pénétrer dans ce bois herbeux plein de silence ! Evite l'endroit où l'eau et le miel se mêlent dans une coupe ; va-t-en, étranger infortuné... Quoi ! l'es-



pace retient mes paroles?... Entends-tu, ô fugitif accablé de peines? Si tu dois répondre quelque chose, fais-le lorsque tu seras hors de ces lieux où l'on ne marche point; mais auparavant tais-toi!

« O ma fille, où la pensée doit-elle se fixer? » soupirait Œdipe.

« O père, appliquons-nous à suivre l'usage et la nécessité, » répondait la belle Antigone.

Se peut-il faire, hélas! qu'un lit incestueux  
Ait pu jamais produire enfant si vertueux?

chante d'elle Robert Garnier, le vieux tragique, miracle de mauvais goût et de verve sublime.

\*  
\*\*

Muses, filles du ciel; brunes Charites, Euphrosyne, Thalie, riante Aglaé; toi, Apollon à la lyre d'or! si je vous ai dès l'enfance fidèlement servis, répandez sur mes yeux une puissance qui me

fasse voir (car il n'a pas cessé d'être debout dans ces lieux) le sanctuaire ombragé de lauriers des sœurs Euménides.

O Muses, ô Charites, ô Apollon, rendez mon ouïe plus subtile que celle de la taupe souterraine, afin que je puisse entendre (car elles sonnent toujours sur ces rives dans l'éther qui frémit) les paroles du Messager :

« ... La voix de quelqu'un l'appelle tout à coup, de façon à faire dresser les cheveux tout droits de peur à nous tous qui sommes épouvantés. Car c'est un dieu qui l'appelle souvent et diversement : O toi, Œdipe, pourquoi différer ? depuis longtemps déjà tu tardes !... »

DÉVOTION



Sur un rocher battu des flots s'élève une petite chapelle dédiée à Saint-Georges. Elle est propre et toute semée de fleurs ; devant l'huis, une table grossière supporte un vieux plateau plein de minces cierges fuselés, les uns blancs, les autres jaunes. Ils attendent le sou de bon cœur de l'homme pieux. Je fus cet homme ce jour-là et j'allumai avec émotion le mince cierge fuselé devant l'image, récemment revernie, du grand Saint-Georges.

Après tout, le cavalier Saint-Georges, c'est peut-être sans plus mon Castor dompteur de chevaux. Quoi ! les pauvres Saints, modestes et charmants, du calendrier orthodoxe auraient-ils médité la ruine des demi-dieux et héros de l'ancienne religion ?...

\*  
\* \*

Toi, vieux marinier de la côte de Pha-

lère, consacre au Saint ton patron : un hameçon bien recourbé ; de longues perches ; des roseaux attachés bout à bout ; une rame, fouet du navire ; un vaste épervier avec ses plombs ; des paniers bien tressés ; une ancre ; un liège ; un trident : consacre-lui tout cela et bien d'autres choses encore afin qu'il favorise tes fils dans leur métier, ainsi qu'il le fit de toi.

Toi, bonhomme rustique de la campagne de Patissia, consacre au Saint ton patron : un hoyau à retourner les plates-bandes ; une serpette recourbée à abattre les tiges ; le plantoir qui s'enfonce droit dans le sol ; un arrosoir ; une fourche ; des coings veloutés ; des figues ; une grappe de raisin ; une olive presque déjà mûre : consacre-lui tout cela et bien d'autres choses encore et tu jouiras longtemps de la richesse que tu acquis par sa faveur.

LES GRENOUILLES





Plus je vieillis, plus mon imagination empiète sur mes yeux. Voilà pourquoi il advint qu'étant revenu à Athènes, j'ai négligé de me pencher comme autrefois sur l'onde harmonieuse et rare que l'Ilissus promène entre des cailloux blancs et azurés.

O torrent ! sur tes rives Socrate et le jeune Phèdre disputèrent de Lysias et de la Beauté. Ils s'étaient étendus dans l'herbe fraîche, un platane haut et large les abritait du soleil et les cigales faisaient entendre leur cri vif...



Molle grenouille, fille de l'Ilissus, Socrate vante la voix des cigales et il oublie la tienne ! Cependant, ô grenouille ! près des colonnes dorées de Zeus Olympien, dans tes palais liquides,

chante, chante toujours : Brékékékex,  
coax, coax. Tu as pour te consoler les  
vers d'un grand poète qui te fait dire :  
« Je suis chérie des Muses à la lyre mé-  
lodieuse, et de Pan aux pieds de bouc, qui  
tire de si doux sons du chalumeau ; je fais  
les délices d'Apollon le dieu de la cithare,  
parce que je fais croître dans l'eau de  
mes marécages le roseau qui sert de che-  
valet à la lyre. »

LE RETOUR



...Les quais pleins d'oranges et de citrons du Pirée, blanche ville, s'effacent peu à peu. Le paquebot est sorti du port. Nous cinglons, nous courons sur les vagues en soutenant leur choc.

Le bateau prend le large, le soleil décline à l'horizon. Toi que j'aperçois encore, Acropole d'Athènes, sacré cimetière, source de vie, adieu, adieu !

O Athènes, ma mère, tu fus loin de mes yeux (mais toujours dans mon cœur) l'espace de vingt années. Je viens de te revoir comme en un songe rapide, et de nouveau je te quitte !

\*  
\*\*

... *COMPLAINTE.* Une flamme tremblote—dans les ténèbres là-bas,— Elle meurt pour renaître,—ô feu mé-

*lancoliques !—c'est le phare d'Hydra. —Je regarde ce phare—qui guide le nocher—et me souviens, Hydra,—des jours de mon enfance ;—je n'avais pas quinze ans—lorsque je vins passer—sur ta montagne haute—au milieu de parents—les jours chauds de l'été.—Jamais je n'oublierai—cette course nocturne—qu'avec les domestiques—de mon oncle je fis ;—nous étions tous montés—sur de tout petits ânes—et nous allions au pas—tout le long du rivage.—Aux rayons de la lune—les flots se doraien—les algues chargeaient—la brise d'amertume...—Nous venons à passer—devant une fontaine—ombragée d'un figuier.—Alors un vieux farceur—dont la famille était—chez mon oncle en service—de père en fils, je crois,—se mit à raconter—pour occuper le temps—ou pour me faire peur—comment la Néréide,—sorte de Mélusine,—arrête les passants—près des blanches fontaines...—Hydra*

*je me souviens, — je me souviens aussi — de choses plus réelles ; — je veux parler des cailles — qu'une vieille servante — rôtissait en plein air — sur un doux feu de branches — et que je dévorais — d'un si bon appétit.*

\*  
\*\*

*... AUTRE COMPLAINTÉ. Moi qui mangeais des cailles — dessus le mont d'Hydra, — même j'en mange ailleurs, — me voilà tout ému — pour avoir sur le pont — de notre paquebot — trouvé un oiseau mort. — O mystères du cœur, — de l'estomac arcanes ! — Mais il ne sert à rien — de ratiociner, — le pauvre oiseau est mort — et bien mort, il me semble ; — il s'était trop fié, — l'imprudent, à ses ailes. — Au milieu du bocage, — caché dans le feuillage — du frêne ou du bouleau, — il ne chantera plus — tío, tío, totototo ; — il ne chantera plus — tío, tío, tío ni tiotinx. — Je le prends par la patte*

—et le jette à la mer.—Peut-être qu'un requin—ou quelque autre poisson—est friand d'un tel mets.

\*  
\*\*

... *AUTRE COMPLAINTÉ.* Il est nuit ; nous voguons—dans un grand cercle d'eau.—Du fond de l'eau, la lune—monte dans un halo—d'abord très rouge et puis—moins rouge, enfin très pâle ;—et nous nous regardons—comme deux vieux amis.— O surprise ! ô surprise !—Que je suis donc distrait, —de n'avoir pas plus tôt,—découvert ton secret,—ô lune. Je te vois,—ô lune, en ce moment,—à travers les jumelles—d'un bon brasseur caudois—qui gagna beaucoup d'or—à Philippopoli,—et qui, c'est évident,—à cette heure est parmi —les passagers que porte—ce paquebot. O lune,—tu ressembles vraiment—de façon authentique—à ces portraits que donnent—chaque an de ta personne—



*les almanachs comiques.—Mais c'est indifférent,—car comme auparavant— toujours je chanterai—ta gloire, et je louerai—d'un gracieux fredon,—ô Phœbé, ô Cythie,—le bel Endymion— ton berger de Carie. — Je fais comme jadis—le vieil Aristophane,—qui tenait sur les dieux—un langage profane,— mais qui les révérait—ainsi qu'il le devrait.—Il a fait chez Pluton—descendre son patron—Bacchus avec un âne... —Je n'ai pas les vertus—de la féconde reine—de l'auteur de Plutus ;—mais je suis après tout—natif aussi d'Athènes.*

\*  
\*\*

...Il pleut sur la mer.

J'aime une lente douce pluie ; elle dortote mes nerfs. Le grand soleil ne me plaît que là où il est bien chez lui, et quant au vent, s'il n'est pas la rafale, je le hais.



RÊVERIE



...C'est un coin aimable et solitaire des bords de la Seine, là où l'autre jour je m'assis pour me souvenir de la Grèce.

\*  
\*\*

Certes, à sa source comme à son embouchure, le long de son parcours la Seine est toujours la Seine, c'est-à-dire d'une noblesse déliée, d'une gravité pleine d'élégance ; pourtant je n'aime guère à me la figurer trop éloignée de Paris.

\*  
\*\*

Si quelque chose pouvait contredire la pensée du philosophe qui a dit : « La Nature ne se connaît point ; elle n'est belle que pour une intelligence qui la contemple », ce serait l'harmonie avec laquelle la Seine suit ses rives.

\*  
\*\*

J'ai vu l'Arno couler opaque et verdâtre. N'est-il pas comme le miroir des violentes armoiries des Giantigliacchi ?

E com' io riguardando tra lor vegno,  
In una borsa gialla vidi azzurro,  
Che di liona avea faccia e contegno...

\*  
\*\*

Le Tibre est pareil aux portiques romains. Il est noble sans grâce.

\*  
\*\*

J'ai vu le Rhin. Pendant plusieurs mois, j'ai habité une chambre dont la fenêtre s'ouvrait sur le fleuve. Longtemps j'ai aimé les Elfes ; et maintenant cet amour est mort...

\*  
\*\*

La contemplation de la Seine et la lecture répétée du vingt-quatrième chant de l'*Iliade* enseignent le mieux ce que

c'est que le sublime : je veux dire la mesure dans la force.

\*  
\*\*

Un être supérieur n'est pas constamment lui-même. Il faut qu'il vive plus d'un jour vulgaire.

Une grande partie de la Seine est déshonorée par les restaurateurs, les cafetiers, les entrepreneurs de bals publics et toute la foule odieuse.

J'en suis heureux : la Seine a ses jours vulgaires.

\*  
\*\*

L'ombre de Pallas erre dans sa ville bien-aimée ; Athènes peut se contenter de l'ombre de la déesse. Mais la fille de Zeus habite réellement Paris, car elle sait qu'il nous faut encore ici sa présence constante.

\*  
\*\*

Le jour où j'ai aimé la Seine, j'ai compris pourquoi les dieux m'avaient fait naître en Attique.

\*  
\*\*

Le jour où j'ai pu admirer de nouveau après vingt ans le lit flexible du Céphise, j'ai pénétré tout mon destin.

\*  
\*\*

Le Rhône est plein de fougue. Le Tarn m'est cher à cause d'une amitié. Je connais des endroits où la Garonne roule dans son flot capricieux toute la poésie. La Loire est toujours digne des vers de Ronsard.

\*  
\*\*

Je revenais d'un voyage à travers la province française.

Par la portière du wagon, derrière un rideau d'arbres, à la fine pointe du jour, j'aperçus tout à coup la Seine...

Je me suis dit que la province doit suivre Paris, mais que Paris ne doit pas brusquer la province.



\*  
\*\*

Un bonheur passionné ressemble à de l'angoisse. Ce sont les souvenirs modérés qui sont les plus agréables.

La température était douce, cet après-midi déjà lointain. J'avais du contentement sans en connaître la raison. Un cantonnier m'avait permis de cueillir une belle fleur qui s'épanouissait sur sa tige...

C'est assez pour que je revienne rêver de préférence dans ce coin solitaire dont j'ai parlé plus haut.

\*  
\*\*

Je rêvais et je me souvenais de la Grèce.



QUELQUES POÈTES



M. Kostis Palamas est un homme dans la force de l'âge, de petite taille et très brun. J'ai entendu faire l'éloge de son talent un peu partout à Athènes. M. Palamas aurait-il échappé à la cabale? Ne nous y fions pas! Les Athéniens sont des hommes, et Voltaire a raison: « Les cabales... la littérature en sera toujours troublée, ainsi que tous les autres états de la vie. »

M. Palamas a donné un grand nombre d'ouvrages. C'est son petit recueil intitulé: *Iambes et Anapestes* que je préfère. Celui-là est un chef-d'œuvre à mon avis. Comme le pathétique et le familier s'y combinent sans disparate! Quel art exact, avisé, charmant! La chanson du *Pouplier* que vous avez lue plus haut se trouve dans ces *Iambes et Anapestes*.

J'en tire cinq autres morceaux. Sauf le premier, où j'ai mêlé quelques rimes, tout le reste est traduit, comme vous le verrez, en simple prose :

Le fils du roi vint à minuit  
Se poster sur la route ;  
Son épée brille à sa main,  
Il tend l'oreille, il écoute.

Et voici celle qu'il attend  
C'est la Stryge homicide ;  
Elle porte des boyaux d'enfants  
Et suce leur sang humide.

O douleur ! ce monstre de l'enfer  
C'est la fille qu'il aime...  
Son épée lui tombe des mains,  
Puis il tombe lui-même.

---

Cruel Ali, tu te débats  
Dans la mollesse du harem ;  
Tu cherches le sommeil, non l'amour,  
Mais le sommeil te craint lui-même.

Sur un divan tendu d'or  
Tu penches un visage de neige ;  
Mais l'imprenable Souli  
Comme un cauchemar t'étouffe.

Seule, couchée sur toi,  
Ta préférée te caresse :  
Tel un oiseau remue  
Au bord d'un abîme.

---

C'est le matin ; dedans les immobiles  
Eaux, tout près du rivage,  
Profondément s'imprime la blanche  
Portraiture des maisons.

Comme d'une main hardie  
D'un extraordinaire artiste,  
Fantastique, spectrale,  
Chaque maison apparaît.

Mais le soleil est monté haut ;  
Voici qu'il est midi.  
Et la portraiture ? Le flot  
Et le vent l'ont effacée.

---

La noire Lamie qui enferme  
Dans son cœur l'enfer,  
M'a commandé de descendre  
Au fond du puits sec,

Pour que je cherche son anneau  
Qui était tombé là-dedans,  
Son anneau cloué au milieu  
D'un diamant comme un soleil.

Je cherche, je ne trouve rien...  
O nuit, ô monstre décevant !  
A mes pieds, c'est un abîme,  
Et une Lamie au-dessus de moi.

---

Des pays étrangers  
Et du fond du moyen-âge  
Est venu Humbert,  
Est venue Maguelonne.

Le chevalier indomptable  
Et la belle princesse  
Ont frappé à ma porte  
Et je les ai reçus.



Je leur appris à dire  
(Que de paroles de feu !)  
Les tourments de l'amour  
Dans ma langue maternelle.

\*  
\* \*

M. Miltiade, ou plus exactement Miltos Malakassis est un jeune homme à la figure avenante, à la belle prestance. Il a l'esprit délicat, il est réservé, il est plein de civilité. Lorsqu'il récite ses vers, sa voix devient émouvante extraordinairement. J'aime la poésie de M. Malakassis ; elle est faite de flamme et de charme. J'ai imité plusieurs de ses chansons.

Écoutez :

Elle paraît au bout de l'horizon  
La lune sur le mont :  
Et d'argent fondu tout son miroir,  
Son grand miroir est plein.

Elle peigne ses cheveux, la belle,  
Sur sa blanche poitrine, la belle :  
Et, d'or fondu tout son miroir,  
Son petit miroir est plein.

---

La jeune fille rêvait  
Au beau garçon qu'elle aimerait,  
Quand celui-ci vint à passer  
Comme un soleil sur de l'eau claire.

La jeune fille perd la couleur  
Et sa cruche lui tombe des mains ;  
Avec angoisse elle regarde  
Le jeune homme, le voleur de son cœur.

Et le jeune homme passe, il a passé,  
Etranger, marcheur pressé  
Qui compte la route à faire,  
Qui ne reviendra plus, qui ne regarde pas  
derrière.

---

Je veux défaire les lacs  
De tes cheveux dans mes bras :  
J'ai des chansons à te dire,  
Maintenant qu'ils ont cessé,  
Les oiseaux de te bercer.

Maintenant que c'est la nuit,  
Que se taisent tous les bruits,  
Tu pourrais bien m'écouter :  
J'ai mon amour à chanter.

---

Dans son jardin, sous un arbre,  
La belle s'est endormie,  
Ses yeux sont noyés de larmes  
Du regret de son ami.

Et la cruelle serpente  
Qui aguettait là tout près,  
Va coller sa langue ardente  
Sur son beau cou blanc et frais.

Et tandis que la serpente  
Suce, suce et boit sa vie,  
La belle sourit et songe  
Aux baisers de son ami.

---

Il l'avait habillée  
De soie blanche, le Maure ;  
De trois rangs de sequins  
Il l'avait bien parée,  
Pour être chacun jour  
Belle reine d'Amour.

Sur le pont du navire  
Il la tient dans ses bras ;  
Et la vague qui vire,  
Sur le pont du navire  
Passe et les jette en bas.

Et quand la mer écume,  
Avec l'écume montent  
Du profond de la mer,  
Tout enlacés encore,  
La belle aux sequins d'or  
Et le corsaire Maure.

Un autre poète, M. Stéphanos, est  
plein de malice :

J'ai vu le ciel sans nuages  
Perdre sa couleur,  
J'ai vu la plus belle fleur  
Humiliée par l'orage.

J'ai vu l'eau des rochers  
Qui coulait pleine de boue,  
J'ai vu l'étoile claire  
S'éteindre tout à coup.

J'ai vu l'aigle captif,  
Le rossignol muet ;

Toi, l'inconstant, fidèle,  
Et moi, un cœur de neige.

M. Petros Zitouniatis s'abandonne à son tempérament mélancolique. Voici, à peu près, comment il chante *Linos*, rival et victime d'Apollon :

Si contre un archer surhumain  
Luttant, tu saignas sous sa main,  
Amoureux d'impossible gloire ;  
C'est bien cette témérité  
Qui te fait, pour l'éternité  
Reluire dans notre mémoire.

Et qu'importe que de tes vers,  
Parmi nos ténébreux hivers,  
Le temps n'ait rien laissé paraître !  
A ce qu'on sait de ta vertu,  
Le ciel ne t'avait abattu  
Qu'afin de te sacrer son prêtre.

La destinée et le malheur  
Ne surmontent pas la valeur  
Des poètes, enfants des flammes ;  
Mais justes victimes des Dieux,  
Ils ressuscitent radieux  
Pour brûler encore nos âmes.

J'eusse été heureux de parler également de quelques autres jeunes poètes grecs d'un grand mérite. Mais ce sera chose différée, car je n'ai pas sous la main leurs ouvrages.

\*  
\* \*

Andréas Kalvos n'est pas un jeune poète, il est même mort en 1867.

Il fut longtemps obscur, mais il est à cette heure, d'actualité, comme on dit, car la jeunesse littéraire d'Athènes vient de rappeler son ombre dédaignée pour la couronner de roses.

Kalvos possède une inspiration élevée, une fort belle cadence ; quant à la langue il ne l'a ni si *commune* : δημοτικὴ, ni tout à fait *pure* : καθαρεύουσα ; c'est un mélange assez bizarre où les beautés abondent. Vous savez qu'il existe en Grèce une question linguistique fort intéressante. Que vous en dirais-je ? C'est un nœud impossible à démêler ; il faut le trancher

avec le glaive du poète et de l'écrivain.  
Laissons-les faire.

Kalvos professa un instant à l'Université ionienne de Corfou. Il y obtint d'éclatants succès, car il était grand humaniste et d'une éloquence enflammée. Pour ce qui est de son humeur, il n'en avait point facile, à ce qu'on dit. Il eut une querelle avec un de ses collègues nommé Oriole : il s'est cru persécuté, il l'était peut-être. Enfin il quitta l'Université et le pays. Il erra. En Italie, il se lia d'amitié avec le célèbre Foscolo ; à Londres, il épousa une jeune Anglaise qui était institutrice et probablement dévote de sa religion. Je veux que le diable m'emporte si je ne flaire dans la poésie de Kalvos quelque chose de *réformé* ! Ne prenez pas cela en mauvaise part : je suis grand admirateur de Milton. Mais je bavarde. Qu'est-ce que l'on ne trouve point quand on est prévenu ! A ce propos, je me souviens d'une méprise

où je tombai il y a quelques années. Je fréquentais alors une table d'hôte tenue par un Espagnol. C'était un gros homme chauve et à fortes moustaches tombantes; il vous découpait une volaille sans perdre un pouce de sa gravité castillane. Mais il ne s'agit pas de lui. Il y avait là une gamine de treize à quatorze ans qui était vive, vive, toute maigre, toute noire, jaune comme un citron. Je lui trouvai d'emblée un air authentique de *manola* et de peinture à la Goya. Certain soir, en prenant le café, j'en parlai à un vieil habitué de l'endroit; cet homme me dit : « Vous êtes fou, elle n'a rien d'espagnol. Il est vrai que sa mère est fille de la patronne; mais d'un premier lit. La patronne est française et son premier mari l'était également... vous comprenez ! » Nous rîmes de *mes imaginations*. Enfin laissons cela.

Andréas Kalvos naquit à Zante, île fameuse par la beauté de ses sites. Il a



chanté sa patrie dans la première ode de son unique ouvrage : *La Lyre*.

J'ai imité en petits vers quelques strophes de cette ode. Voici :

O merveille des îles,  
O Zante où je suis né,  
Avec les dons des Muses  
Le jour tu m'as donné.

Et toi reçois cet hymne,  
Car les dieux n'aiment pas  
(Mais tonnent sur leurs têtes)  
Tous ceux qui sont ingrats !...

Zante, les doux zéphyres,  
Les flots clairs sur tes bords,  
Premier de Cythérée  
Ont caressé le corps.

Et maintenant à l'heure  
Où s'allume Vesper,  
Quand la barque amoureuse  
Balance sur la mer,

Ces flots et ces zéphyres,  
Ces souffles, ces embruns,

En caressant tes femmes  
Dénouent leurs cheveux bruns...

Toute l'année, ô Zante,  
Embaume ton climat,  
Ton archipel embaume  
L'orange et le cédrat...

Le grand flambeau du monde  
Baigne le jour tes fruits,  
En lys chez toi se changent,  
Zante, les pleurs des nuits...

J'avertis le lecteur que Kalvos n'a pas  
les pauvres élégances de mon imitation.  
Il est rude et nu à merveille.

CHANSONS POPULAIRES



## ARÉTI

A la véranda de son palais, — celle qui s'ouvre du côté de la montagne, — la princesse Aréti s'assied. Elle brode et chante.

— Ah ! — se dit-elle, — que celui-ci craigne pour sa vie, que celle-là redoute la fièvre et la peste ! Quant à moi, je brave la Mort : ne suis-je pas fiancée au prince de Babylone dont les bras étouffent les dragons et qui sait percer de ses flèches les monstres ailés ?

La Mort l'entendit et fut fort courroucée. Le jour même, elle prend la semblance d'un petit serpent noir et jaune ; elle se glisse sous la simarre déliée de la

jeune fille pour la mordre. Elle la mord au sein droit, elle la mord au flanc gauche, elle la mord au doigt de sa main qui porte l'anneau des fiançailles.

On fait venir douze médecins.

Le premier dit :

— C'est cela.

Le second dit :

— Je l'avais bien deviné.

Le troisième dit :

— Ho ! Ho !

Les autres secouent gravement la tête.

La mère de la princesse se lamente :

— Lève-toi, Aréti, lève-toi, ma chérie ; ton fiancé va venir avec ses parents.

— Ah ! mère, — soupire Aréti, — pour moi tout est fini. Mais lorsque mon fiancé viendra avec ses nobles parents, ne les chagrine pas. Fais dresser la table et dis-leur de s'asseoir et de manger. Fais dresser la table, mais que les nappes soient privées de leurs faisceaux de fête ;

fais dresser la table, mais que les coupes de cristal soient fêlées et qu'elles tintent tristement.

Ayant parlé ainsi, la belle princesse ferma ses yeux et mourut.

On la pare de sa robe de noces. Ses mains portent, l'une, un crucifix garni de perles, l'autre, un brin de basilic coupé au jour levant. Trente chambrières pleurent autour du lit de la princesse, ses cousines germaines pleurent autour de son lit, sa mère vénérable laisse traîner sa chevelure.

Quels sons joyeux d'instruments de toute sorte frappent les échos de la vallée ? C'est le jeune prince de Babylone qui vient pour épouser Aréti la belle. Il est monté sur un cheval tout blanc. Autour de lui galopent ses parents ; derrière trotte sa suite. Trois douzaines de mules ahanent sous le poids des coffres précieux remplis de joyaux.

Le prince arrive devant le perron du

palais de sa fiancée. Il voit des prêtres, il entend des chantres marmonner.

— Prêtres, et vous les chantres, dites-moi qui donc est mort ici ? Est-ce la mère de ma fiancée ? Est-ce la plus jeune cousine de ma fiancée, sa préférée ?

— La mère de ta fiancée, — lui répond celui parmi les prêtres qui avait la barbe la plus longue et la plus cheue, — n'est pas morte. La plus jeune cousine de ta fiancée, sa préférée, n'est pas morte. Mais ta fiancée, elle, est morte.

— Prêtres, et vous chantres, allez dire au fossoyeur de creuser une fosse bien longue, une fosse bien large, une fosse pour deux, — reprend le prince.

Puis il tire sa dague et se perce le cœur.

La terre couvrit le jeune homme et la jeune fille. Et du corps du jeune homme un cyprès a poussé ; une roseraie a poussé du corps de la jeune fille. Et quand l'auster souffle, le cyprès se penche vers la



roseraie, et la roseraie se penche vers le cyprès quand souffle le doux zéphir. Et les passants disent en les voyant :

— Regardez-les, les pauvres amoureux :  
Dieu n'a pas voulu qu'ils s'embrassent vivants et ils s'embrassent morts.



## XANTHE

Xanthe au beau sourire repose auprès de son mari, dans le grand lit. Dans le grand lit aux courtines closes, son mari dort, d'un sommeil profond. Mais quel sommeil pourrait vaincre les paupières de la belle Xanthe ! Ne sont-elles pas gardées par le doux Désir, par l'Espoir plus doux encore !

— Seigneur, — fait-elle, réveillez-vous. Vos amis vous attendent. Déjà les barques mettent à la voile.

— Belle, laissez-moi sommeiller un peu dans vos bras. Ce n'est que la pointe, la fine pointe du jour.

— Seigneur, — fait-elle, — réveillez-

vous. Vos amis vous attendent. Déjà les barques mettent à la voile.

— Ah ! belle, trop vous me pressez. N'aimeriez-vous pas un autre ?

— Ah ! seigneur, si vous croyez cela, vous avez votre épée à côté de vous, coupez-moi la tête. Que ma chemise soit tachée de sang, que votre épée ruisselle de mon sang !

Il sourit. Le soupçon s'envole. Le voici debout. Le voici qui se vêt d'écarlate. Le voici qui chemine vers le port où les barques se balancent à l'ancre.

Il fronce le sourcil. Le soupçon revient à tire-d'aile. Le voici qui chemine vers sa maison ; il trouve les portes verrouillées ; il trouve sa femme dans les bras d'un autre.

— Ah ! belle, levez-vous, et dites : qui de nous deux est le plus beau et le plus vaillant ?

— Ah ! seigneur, pour la beauté, pour

la vaillance, vous êtes le premier. Mais pour le baiser, c'est lui que je préfère.

— Ah ! belle, priez pour vos péchés, car je vous couperai la tête. Votre chemise sera tachée de sang ; mon épée ruissellera de votre sang.



## LE BERGER MALADE

Les moutons broutent l'herbe odorante au penchant de la colline ; ils gambadent et leurs bêlements retentissent joyeux. Mais le jeune berger s'accoude triste ; son visage est pâle et ses lèvres n'ont plus de souffle pour animer la flûte taillée dans le fin roseau.

Les petites fleurs d'avril se balancent tout émerillonnées sur leurs tiges. Les joues du jeune berger prennent la couleur de la feuillée au mois d'octobre. Il va trouver le vieil ermite de la combe.

— Mon père, — dit-il, — vous guérissez toutes les maladies, guérissez-moi.

— Je vais consulter mes livres, — répond l'ermite.

Depuis l'aube jusqu'à l'heure où le hibou commence à ululer, il consulte ses livres.

— Mon fils, — fait-il, — comment puis-je te guérir ? Je ne connais pas de baume contre le mal d'amour !

Le jeune homme met ses mains en croix sur son cœur, et triste il chemine. Auprès d'une fontaine il rencontre celle qu'il aime. Elle riait en regardant des étoiles tomber.

— Belle, — lui dit-il, — mon cœur est blessé à mort. Donnez-moi un baiser pour qu'il guérisse.

Mais la belle fille riait toujours en regardant les étoiles.

— Cruelle, — dit le pauvre berger, — demain je serai mort. Viens alors dans ma maison, et prends mes clefs, et ouvre mon coffre ; tu y trouveras des draps blancs pour m'ensevelir. A trois pas du seuil, il y a un rosier fleuri, coupe toutes ses roses, celles qui sont ouvertes, et les



boutons aussi, et donne-les aux jeunes filles du village, et dis-leur de chanter pour moi les chants des trépassés. Et lorsque tu verras venir le prêtre avec son étole, appelle tous mes amis. Et lorsque tu verras quatre vigoureux garçons lever mon cercueil, pousse un cri qui fasse fendre les pierres. Et lorsque mon cercueil sera posé au milieu de l'église, pousse un cri qui fasse se flétrir les jets de la vigne. Et lorsque mon cercueil sera descendu dans la fosse, alors dis : Tout est fini. Et lorsqu'on te présentera en ma mémoire *le blé cuit*, mange-le et prie : « Dieu ait l'âme du jeune homme qui m'aimait ! »



## LA BRU

C'est au mois de mai que le beau Kostandas a planté les arbres de son jardin, c'est au mois de mai qu'il se maria, c'est au mois de mai qu'il reçut l'ordre de partir pour la guerre.

— Kostandas, doux ami, — lui dit sa femme, — tu pars ! et moi, malheureuse, où me laisses-tu ?

— Douce amie, — répond Kostandas, — je te laisse premièrement à la garde de Dieu ; secondement, à la garde des Saints, et troisièmement, je te laisse à la garde de ma mère bien-aimée.

Il ne se fut pas encore éloigné de deux lieues que sa mère fit asseoir la jeune femme sur un haut siège et lui coupa,

près de la racine, ses blonds cheveux aux belles nattes.

Puis elle lui donna des moutons et des chèvres, mais ils étaient tous galeux.

Elle lui donna aussi un chien, mais il était malade de la rage.

Elle lui donna aussi trois pains, mais ils étaient moisis

Elle la prend par la main, et dit :

— Vois-tu cette montagne qui est couverte de neige ? Il faut que tu ailles là-bas ; c'est là que désormais sera ta demeure. Et tu ne descendras pas dans la plaine pour faire paître tes troupeaux, pour les faire boire au courant d'eau limpide, avant que tu ne puisses compter les moutons par centaines et les chèvres par milliers.

La jeune femme prit sa route en pleurant, en pleurant elle suivit le sentier.

Et ses chèvres se multiplièrent, — car telle était sa destinée, — miraculeuse-

ment : ses brebis mirent bas les agnelets par demi-douzaines.

Et elle poussa ses troupeaux dans la plaine pour leur faire brouter l'herbe, pour les faire boire au courant d'eau limpide.

Or, un cavalier vint à passer.

— Dieu te garde, berger.

— Dieu te mène par la main, seigneur.

— Berger, dis-moi à qui sont ces moutons, à qui ces chèvres.

— Seigneur, les moutons sont au malheur, les chèvres à la malédiction.

— Et le gentil berger dont la bouche a le ramage de l'oiseau, qui est-il ?

— Hélas, seigneur, le berger est l'épouse du beau Kostandas qui est parti pour la guerre.

— Ah ! mon cœur ne m'avait pas trompé.

Il broche son cheval, il arrive dans sa maison.

— Sois le bienvenu, mon fils.

— Mère, où est mon épouse ?

— Mon fils, ton épouse est morte il y a bien du temps.

— Mère, montre-moi sa tombe pour que j'y pleure. Je veux lui porter des cierges et de l'encens.

— Mon fils, l'herbe a poussé sur la tombe. Qui pourrait la reconnaître ?

— Ma mère, si ma femme est vivante, quelle punition mérites-tu ?

— Mon fils, si ta femme est vivante, coupe-moi la tête.

Il broche son cheval. Il revient dans la plaine. Le cheval plie les genoux, la belle monte en croupe.

— Ma mère, voici ma femme !

— Mon fils, laisse-moi la vie et je serai votre servante.

— Mère, — dit la bonne bru, — ne crains rien, c'est moi qui serai votre servante.

## LA DANSEUSE

— Ah ! Kyra Mariora, ton mari, qu'il a faim !

— Et s'il a faim, après ? La danse tourne : j'y déchire mes blancs souliers, je ne quitte pas la danse. Le pain est dans l'armoire ; qu'il le cherche.

— Ah ! Kyra Mariora, ton mari, qu'il a soif !

— Et s'il a soif, après ? La danse tourne : j'y déchire mes blancs souliers je ne quitte pas la danse. L'eau est dans la cruche ; qu'il la trouve.

— Ah ! Kyra Mariora, ton mari, qu'il est à la mort !

— Et s'il est à la mort, après ? La danse tourne : j'y déchire mes blancs souliers, je ne quitte pas la danse. L'encens est dans le cornet, le cierge pend au mur.

— Ah ! Kyra Mariora, ton mari, qu'il est bien mort !

— Et s'il est mort, après ? La danse tourne : j'y déchire mes blancs souliers, je ne quitte pas la danse. Que les servantes le pleurent, que les prêtres l'enterrent.



## LA GAGEURE DU ROI

Le roi est à boire avec ses courtisans. L'un vante sa mère, l'autre sa sœur, l'autre sa femme. Le chevalier Mavrian vante la belle Auréa, sa fiancée.

— Où trouver telle vertu, telle fidélité — s'écrie-t-il — qui serait assez fou pour espérer d'elle, non une promesse, non un baiser, mais seulement un mot, un simple mot au sens équivoque ! Car ni les pierres de prix, ni les rangs de florins dont les femmes aiment à se parer, ni le corail, ni les perles n'ont jamais tenté son cœur.

Le roi l'entend. Il dit :

— Chevalier, je gage de vaincre la vertu de votre fiancée.

— Sire — répond Mavrian — si vous gagnez, faites tomber ma tête. Si vous perdez, donnez-moi ce que vous voudrez.

Le roi se lève. Il fait charger de bijoux vingt mules. Cinq partent le matin, cinq à midi et les dix autres le soir.

La belle Auréa dit, en recevant les présents :

— Dieu garde celui qui les envoie ; et que Mavrian vive longtemps pour le remercier.

Le lendemain, le roi envoie dix nouvelles mules. Cinq portent des baumes précieux, cinq portent des robes de brocart. Il envoie aussi un page avec ces mots : « *Le Roi vous aime, belle ; il vous ira voir cette nuit !* »

La belle Auréa se désole. Elle va trouver sa plus jeune camériste, celle qui lui ressemble tant de visage et de prestance.

— Ah ! sauvez-moi — soupirez-elle.

— Madame, je suis votre esclave — fait la camériste.

— Prenez mes vêtements — dit Auréa  
— donnez-moi les vôtres.

Puis elle lui noue les cheveux avec un ruban d'argent ; elle lui met au doigt un anneau d'or. Elle la couche dans son lit aux riches couvertures.

— Le Roi viendra ce soir — dit Auréa.

A la tombée de la nuit, le roi arrive. Il se couche auprès de la camériste, dans le lit aux riches couvertures.

Un peu avant l'aube, il dit :

— Belle, donnez-moi une de vos nattes, comme gage d'amour.

— Sire, coupez-la vous-même — fait la camériste.

— Belle — dit le Roi — donnez-moi votre anneau comme gage d'amour.

— Sire, le voici.

Le roi monte à cheval. Il s'en revient tout guilleret. Il fait appeler ses courtisans, témoins de la gageure, il fait appeler Mavrian ; il fait appeler aussi le bourreau.

— Voici les témoignages de ma victoire, dit-il, en montrant la natte et l'anneau.

— Sire — dit Mavrian — cette natte n'est pas celle de ma fiancée ; cet anneau n'est pas celui de ma fiancée.

— Comment ! — s'écrie le roi courroucé.

— Sire — dit Mavrian — faites venir Auréa.

On la mande. Elle se présente toute parée, toute parfumée.

— Madame — dit le roi — me reconnaissez-vous ?

— Non, seigneur — fait Auréa.

— Femme sans pudeur — s'écrie le roi — osez-vous parler ainsi ! N'avons-nous pas dormi tous les deux, cette nuit, sur le même oreiller ? N'ai-je point coupé de mes propres mains cette natte sur votre tête ? Ne m'avez-vous point donné cet anneau ?

La belle Auréa se balance gracieuse-

ment. Sa coiffure est défaite. Deux lourdes nattes lui roulent sur les épaules.

— Regardez, seigneur — fait-elle.

La belle Auréa secoue sa petite main, son gant tombe. L'anneau d'or brille à son doigt.

— Regardez, seigneur — fait-elle.

Le roi demeure ébahi.

— Sire, vous avez couché avec ma camériste — dit la belle Auréa — et elle éclate de rire.

Le roi sourit, malgré son dépit.

— Chevalier, — dit-il à Mavrian, — j'ai perdu. Votre fiancée est digne de vous. Nous vous marierons demain. Je vous donne mille doubles d'or sur ma cassette.



## LE CHATEAU DE LA BELLE

J'ai vu bien des châteaux, j'ai compté plus de dix mille tourelles. Mais quel château-fort, quel castel pourrait s'égalier au Château de la Belle ! Où, en quel lieu trouver des tours, — qu'elles soient fendues de barbicanes, — dignes de le disputer aux tourelles à fins créneaux du Château de la Belle ! Il en montre septante d'or haché, tout ornées pour les dames ; septante d'airain fourbi lui font une ceinture belliqueuse.

En vain, depuis douze années, l'ennemi l'assiège ; le Château se rit et des sabres recourbés des janissaires et des longs fusils des Albanais.

Le Sultan est bien en colère, et le Grand-Vizir marmonne dans sa barbe.

Et voici qu'un petit Turc, un vilain, ose se présenter devant le maître, et lui dire :

— Sire, quelle sera ma récompense, si je prends le Château de la Belle ?

— Vilain, dit le Sultan, je te donnerai un grand sac plein d'or, un beau cheval de Barbarie, et des armes garnies de pierres précieuses. Mais tu as perdu la raison.

— Sire, reprend le vilain, je n'ai point perdu la raison. Mais, de votre or je n'ai souci, ni de votre cheval, ni de vos armes. Je veux la belle Dame du Château.

— Vilain, dit le Sultan, si tu prends le Château, la Dame sera ton esclave.

Le vilain part. Il se fait vêtir d'un froc, et, à la tombée de la nuit, seul, il va frapper à la porte du Château, tandis que deux mille fantassins et six cents cavaliers se tiennent cachés dans la chaîne et les ravins des alentours.



Le vilain s'agenouille. D'une voix lamentable, il se met à dire :

— Porte, ouvre-toi, ô porte hospitalière du Château de la Belle, de la belle reine aux noirs sourcils.

La Dame l'entendit et lui cria :

— Va-t-en ! tu n'es qu'un méchant Turc, un félon.

— Dame, reprend le vilain, je jure sur la croix que je ne suis ni Turc, ni félon. Je suis un pauvre moine, et je meurs de faim.

— Je vais te faire jeter du pain et du lard, dit la Dame.

— Dame, reprend le vilain, je voudrais aussi prier dans la chapelle.

— Je vais faire jeter les harpons pour te monter, dit la Dame.

— Dame, reprend le vilain, mes habits sont si usés, ils se déchireront, et vous serez cause de ma mort.

— Je vais faire jeter un panier au bout

d'une corde pour te monter, dit la Dame.

— Dame, reprend le vilain, je suis si faible ; je m'évanouirai avant d'être arrivé.

A la fin, la Dame fit ouvrir la porte. Toute la troupe s'élança. La garde du Château fut massacrée. Les uns se jetaient sur l'argent, les autres se jetaient sur l'or.

Mais le faux moine ne songeait qu'à la belle Dame. Déjà ses bras la cherchaient enlacer.

— Tu es un habile traître, mais je saurai garder mon honneur, dit la Dame.

Et, de la terrasse de sa plus haute tour, elle se précipite dans la mer.

## TABLE DES MATIÈRES



## TABLE DES MATIÈRES

Colloques ou plutôt soliloques.....	7
L'émeute.....	19
Ceci et cela.....	27
Hélène ou la belle guerrière.....	39
Tristesse dans un jardin.....	45
Tristesse au bord de la mer.....	51
L'olivier.....	57
Téthys.....	65
Colone.....	73
Dévotion.....	79
Les grenouilles.....	83
Le retour.....	85
Réverie.....	95
Quelques poètes.....	103
Chansons populaires.....	119



Cet ouvrage a été achevé d'imprimer

LE VENDREDI 13 JUIN 1902

par F. DEVERDUN, à Buzançais (Indre)

pour LA PLUME.

879 x 8 2

110





CE

La Bibliothèque  
Université d'Ottawa  
Échéance

The Library  
University of Ottawa  
Date due

--	--	--	--

CE



CE PQ 2367  
•M3V7 1902  
COO MOREAS, JEAN LE VOYAGE DE  
ACC# 1225556

